



## l'éditorial incurable ! ou l'érotique au marteau

*Les organes de la pensée sont les parties  
génétales de la nature. Novalis*

Le singe grammairien pense le monde, dont il nomme le bord  
sujet ou désir, par le sexe.

G. Courbet peint notre autoportrait et l'appelle : « L'origine du  
monde ».

*De vulva à vultus!*

Nous existons entre deux images hurlantes et prédatrices : la  
jouissance qui nous appelle et le râle de la mort. Invisibles et inouïes,  
asémantiques, elles sont silence. « U sticchiu unn'avi  
ne storia ne mimoria » dit un proverbe sicilien.



Ainsi *Ecce Harpo*. Le mendiant muet, l'égaré ridicu-  
le qui éjacule de son manteau de bruit la collection  
de toutes les sébiles du monde.

Le sexe est l'icône de l'impossible pour le *logos*.

Débarrassons-nous au moins d'une chose : la sexualité n'est en  
rien une nécessité pour la reproduction de l'espèce. L'invention  
de la sexualité ne vaut que pour permettre la mort et la singularité de

l'élément d'une espèce, promotion du désir-sujet opposé aux normes  
ou produits culturels.

De Plotin à Lacan, entre excès et manque, le désir écrit notre  
histoire dont le lien au *logos* ou au signifiant n'est qu'un des derniers  
avatars. Pour Nietzsche, « l'histoire de ses désirs fut *jusqu'à présent* la  
partie honteuse de l'homme » et Freud en son temps fit scandale, il  
continue, il le doit. C'est la nature même de la sexualité. Le désir est  
porté par la différence des sexes, du sexe dont il désire la différence.

Ce qui fait scandale n'est point la nature sexuelle du désir,  
connue depuis toujours et particulièrement des théologiens, mais la  
découverte que c'est dans la vie sexuelle que l'humain rencontre, et là  
seulement, l'ignorance de ce qu'il est, de ce qui le fait naître sujet.  
C'est le lieu unique d'un possible effet de vérité, notre destin.

Cela devrait suffire pour dire que la psychanalyse n'est pas une  
théorie de la connaissance.

Quand Freud élabore (ou rêve, peut-être) le complexe  
d'Œdipe et le complexe de castration, il montre que notre vie est cen-  
trée par une perte et que la fonction paternelle - tiercité organisée par  
le discours - joue un rôle essentiel pour déterminer cette perte ou

constituer un objet comme perdu. Le phallus est le signifiant de ce qui se perd du fait de la sexualité.

En centrant la théorie sur les rapports du sujet au langage, ce qui était déjà approché par Freud sous le nom de *pulsion de mort*, Lacan reformule la castration comme une perte d'être, conséquence de la prise du sujet dans l'ordre symbolique.

Cette castration symbolique, limitée à toujours reconstituer au narcissisme, permet l'existence d'une relation objectale, d'une érotique, passage légal de la jouissance au sexuel.

Si Œdipe et son complexe, et plus encore la conception lacanienne, lient le désir à la mort, cela ne signifie en rien qu'il en soit son équivalent ou qu'elle en soit sa forme la plus pure. Si le désir, indissociable de la demande, condamné à la répétition, toujours en quête de lui-même, accroché à un objet foncièrement perdu, se maintient du côté de la vie ou d'Eros, c'est par la fiction nécessaire, par la dérision qui se nomme le phallus dont l'autre face de sa jouissance serait la pulsion de mort.

Ainsi le lien du monde Grec (même si pour eux l'âge d'or était un monde sans femme et sans travail) aux Libertins des Lumières (eux, sans travail), continuité du mystère sacré d'Eros à la comédie de Marivaux, la sexualité étant la possibilité de l'exercice de ce semblant, son jeu. Temps où le désir donnait des idées au corps pour finir par donner du corps aux idées.

La sublime comédie ou imposture du phallus permettait le jeu de la vie dans la politesse du plaisir. Puis, Hegel éteint les Lumières.

Désirer ne se résume pas à parcourir la *Maison des morts* comme un Signorelli, un livre de Bataille dans une main et sa flaccidité dans l'autre.

#### EROS SUICIDÉ

*En 1474, en Suisse, un coq fut condamné à être brûlé par sentence du magistrat de Bâle pour avoir pondu un œuf.*

*En 2001, en France, un livre fut vendu à des milliers d'exemplaires pour prétendre se débarrasser de tout érotisme.*

Il est à craindre que, sous l'effet de ce que quelques comiques, dont Reich et Marcuse n'étaient pas les pires, ont appelé « libération sexuelle », le petit Eros se soit suicidé.

A moins qu'il ne soit mort d'un mal bien plus mortel que le V.I.H. : le virus romantique de l'authenticité dont Catherine M. (l'anti-demoiselle d'Avignon) est l'angélique et le *Loft* son boudoir. Enfin tous ceux qui lisent Sade comme un écrivain réaliste en souhaitant une écologie du sexe.

Rien n'est plus opposé au « vrai » que la notion de vérité, jamais à découvrir mais à créer, j'oserais dire à inventer.

Eros vire au mélancolique. Kierkegaard aurait aimé.

La « libération sexuelle », entendue partout comme : se libérer du sexe, s'est développée autour d'une prétention stupide à un rapport sexuel vrai et possible, à une vie véritable et authentique débarrassée de tout secret et de tout semblant, croyance frénétique en une intersubjectivité de termites filmés en permanence.

Faire avouer, enlever tout voile, toute énigme, dans un mouvement de démétaphorisation institutionnelle, est la forme la plus aboutie d'un pouvoir absolu.

Je regarde avec sympathie la *Queer Nation*, résistant et essayant naïvement d'inventer une façon d'être encore improbable, lorsque celle-ci questionne, avec un humour et une pertinence dont nous pourrions tirer profit, le désir et la différence des sexes. Une certaine prétention à une connaissance sur le désir, où la psychanalyse (enfin, celle qui n'existe que parce que c'est écrit dessus) peut s'engluier, fait flamber les provocations dites « perverses » comme un savoir sur l'amour a pu faire flamber l'hystérie en son temps.

Malheureusement, ces mouvements, du fait de leur volonté à être libérateurs, devenus des défilés de majorettes conformistes aux yeux vides, basculent vers une forme de totalitarisme où l'on ne se contenterait plus de retoucher les photographies, mais où il faudrait tailler dans le vocabulaire, nettoyer et épurer la langue de toute discrimination. Grande entreprise d'uniformisation pour un corps de clichés qui s'accompagne de systèmes de contrôle et de surveillance à faire rêver tous les dictateurs du monde.

On est bien loin, quoiqu'ils s'en réclament, d'un Foucault opposant : « Le programme doit être vide » et d'un Lacan écrivant : « Comment l'homme se reproduit-il ? [...] A reproduire la question ... ».

Quand il n'y a plus de jeu de semblant, que l'humanitaire colonise le boudoir et qu'il ne reste que le combat sans fin contre toutes les discriminations (y inclure au premier chef la différence des sexes), que peut-il rester de la sexualité sinon une jouissance des procédures judiciaires ? Un *Surveiller et punir* sans frontières ?

Enfin il m'arrive, certaines nuits ou certains jours, dans le plaisir musical du babillage des corps ou en regardant cette révolte encore informulée des adolescents, conséquence du fonctionnel auquel est réduite la sexualité, de me dire qu'elle est bien incurable.

#### Définitivement.

<sup>1</sup> Vultus est le latin pour visage, mine, physionomie. Toujours assorti d'une notion de mouvement, de transformation. Volte-face d'un visage vultueux.

<sup>2</sup> Je ne sais vraiment pas comment traduire ça. On pourrait dire par exemple : « Une chatte n'a ni histoire ni mémoire ». Mais on laisserait de côté la rugosité paysanne du mot « sticchiu ». Alors...